Document generated on 10/12/2024 2:53 a.m.

Continuité

CONTINUITÉ

L'oreille se réveille!
Le patrimoine sonore

Marcel Calfat

Number 20, Summer 1983

URI: https://id.erudit.org/iderudit/18261ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)
1923-2543 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Calfat, M. (1983). L'oreille se réveille! Le patrimoine sonore. *Continuité*, (20), 36–37.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

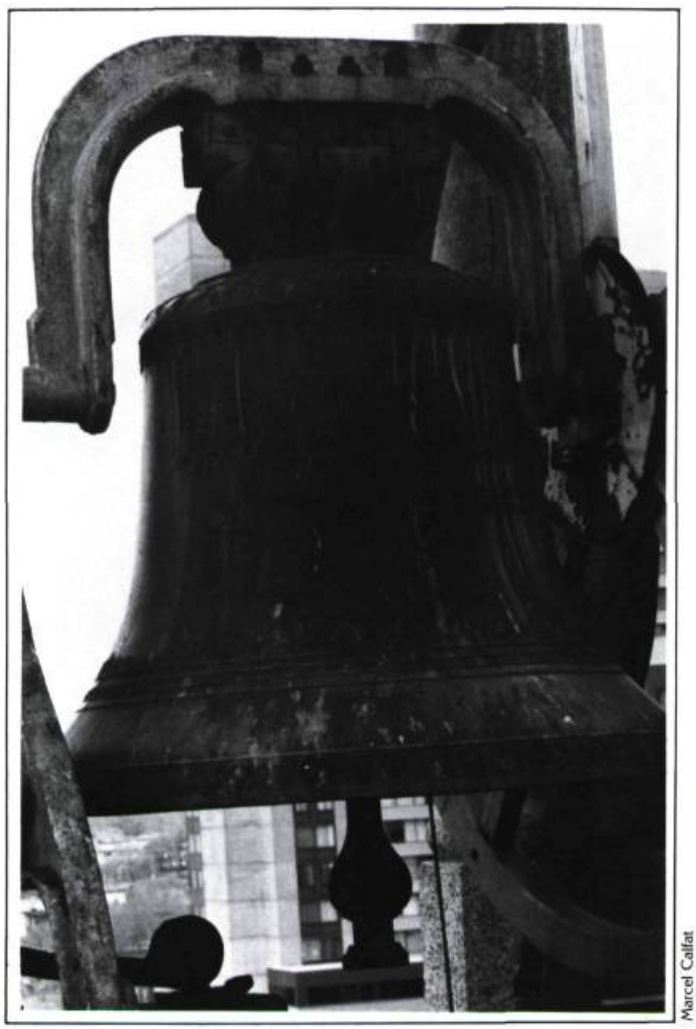
https://www.erudit.org/en/

L'OREILLE S'ÉVEILLE!
Le patrimoine sonore

L'homme, dans sa marche inéluctable vers le néant, réserve une place toujours plus grande à ses réalisations. Il enferme ses oeuvres d'art dans les musées, tâche de préserver (parfois sans succès) son environnement bâti et, par la photographie, garde un souvenir fidèle et immuable de son quotidien. Mais que fait-on des sons?

Plus que tout autre sens, celui de l'ouïe prédomine dans notre existence. De plus en plus, l'oral remplace l'écrit: la lettre cède la place au téléphone, le journal à la radio et la télévision. Nous sommes condamnés à capter sans relâche tous les sons qui nous entourent: nos oreilles n'ont pas de paupières(1).

Toutefois, nous jouons plus qu'un rôle passif face à notre environnement sonore puisque nous sommes à la fois les compositeurs et les auditeurs du concert urbain. Les sons existent parce que nous les créons et que nous les entendons! Un aveugle ne peut voir une cloche mais elle lui reste toujours accessible au toucher. Cependant, le son qui en émane se perd s'il n'est recueilli à l'instant où il est émis. C'est le cas pour les siècles qui nous ont précédé car il n'existait aucun moyen de reproduction sonore. Peut-on encore évoquer les sons d'hier?


Marcel Caillat

LES SONS

Par matin calme, le Vieux-Québec est en musique. Ses habitants peuvent encore se réveiller au chant des oiseaux dans les arbres, à la cadence des sabots ferrés des chevaux qui tirent les calèches, à l'appel des cloches. Ces vestiges d'une autre époque subsistent depuis des générations malgré les assauts de l'industrialisation, mais certains ont perdu leur signification. Les vendeurs ambulants ont disparu, sédentarisés, leurs voix remplacées par des néons. La cloche d'une église ne rassemble plus les fidèles et n'identifie plus les limites acoustiques de la ville; l'urbanisation s'en est assurée.

Pourtant, ces sons forment notre patrimoine sonore. Tous les jours, un canon tonne à midi et à 21h30 à la citadelle de Québec. Qu'on en soit conscient ou non, ce signal horaire figure depuis plus de cent cinquante ans dans notre environnement sonore et en constitue une composante importante. R. Murray Schafer le qualifierait *«d'empreinte sonore:. . . sons d'une communauté, uniques ou possédant des qualités qui les font reconnaître des membres de cette communauté, ou ont pour eux un écho particulier»*(2). Et si ces sons cessaient? Leur perte modifierait irrémédiablement le paysage sonore, comme la disparition du fracas de la mer pour des habitants côtiers ou l'arrêt d'une horloge dans une maison. Paradoxalement, ces sons, enregistrés dans notre mémoire auditive, ne se remarquent souvent qu'à leur disparition. On entend notre patrimoine sonore sans l'écouter; sa présence s'affirme dans l'absence.

LE BRUIT

La révolution industrielle a accru la difficulté d'écouter notre environnement sonore. Elle le masque, le modifie complètement. La révolution électrique perpétue cette tendance car elle multiplie et amplifie les sons: nous sommes incapables de créer une perspective sonore. Grâce à son *Projet mondial d'environnement sonore*, Schafer peut évaluer l'accroissement des sons mécaniques et la diminution des sons naturels à travers les âges(3). Dans les cultures dites *primitives*, 69% des sons proviennent de la nature, 26% des humains et seulement 5% sont mécaniques. Aujourd'hui, le rapport est inversé: 6% de sons naturels et 68% de sons mécaniques. Les sons humains, semble-t-il, ont dominé (52%) jusqu'à la révolution industrielle.

Dans toute cette cacophonie moderne, nous captons seulement les sons dominants. Qui ne s'est jamais plaint du vacarme infernal de la tondeuse du voisin? L'intimité du logis est pourtant un droit inaliénable. Or, physiquement, on ne peut rien contre l'impérialisme sonore. Nous avons appris à ignorer le tintamarre, donnant ainsi naissance à une nouvelle forme de pollution. Notre patrimoine sonore se discerne rarement dans la tonalité urbaine quotidienne, uniformisée par le boucan des véhicules motorisés. En fait, notre patrimoine sonore est devenu bruit.

ASSAINIR LE PAYSAGE SONORE

Il importe alors d'assainir le paysage sonore. Au niveau individuel, une nouveauté épate et inquiète à la fois: le *walkman*. Enfin un instrument qui produit pour tous, à volonté, où que nous nous trouvions, un environnement sonore personnel! Mais le *walkman* isole l'auditeur de sa réalité environnante. L'urbanisme et l'architecture peuvent améliorer considérablement notre bien-être sonore en contrôlant les sources du bruit et leur provenance, en interceptant sa transmission (écrans anti-bruit, buttes de verdure, murs) ou en intervenant sur les lieux et locaux de sa réception (éloignement des bâtiments, meilleure disposition des pièces utilitaires pour insonoriser les chambres, meilleure isolation des façades, de la plomberie, etc.). Il est possible de réduire fortement la pollution sonore.

Mais cela suffit-il? Cette approche négative concède le droit de créer des sons assourdissants. L'atteinte d'un environnement sonore salubre nécessite plutôt une méthode incitative. Savoir choisir ce que l'on veut entendre et l'améliorer. De ce fait, les sons indésirables seront facilement identifiables et exclus.

Toutefois, le problème reste le même pour le patrimoine sonore. Il s'efface lorsque se modifie le paysage sonore. Face au bruit, celui-ci s'uniformise et se dépersonnalise avec le temps. Une preuve? Rappelez-vous un son de votre enfance. Existe-t-il toujours? Non? Portez maintenant votre oreille au millénaire qui se pointe à l'horizon. Songez aux sons qu'entendront nos petits-enfants et à l'héritage sonore que nous leur laisserons . . . Alors, à quand les musées des sons?■

Marcel Calfat

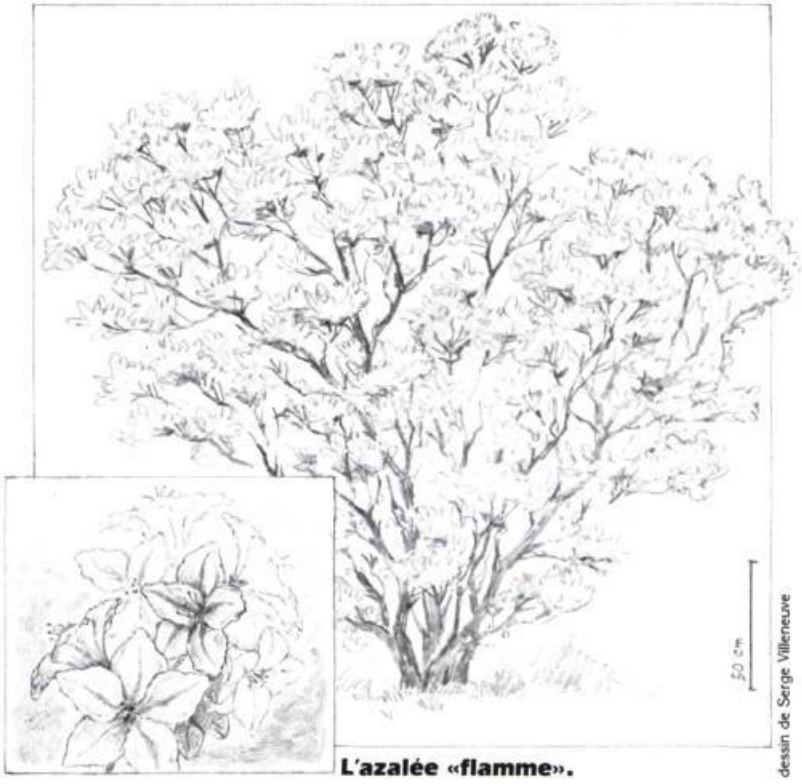
(1)R. Murray Schafer, *Je n'ai jamais vu un son* in **L'Oreille oubliée**, Paris, Centre Georges Pompidou/CCI, 1982, p.8.

(2)—.**Le paysage sonore**, (trad. S. Gleize) Poitiers, éd. J.-C. Lattès, 1979, p.374.

(3)—.**The Music of the environment**, Vienne, Universal edition, 1973, p.28.

UN PATRIMOINE FLORAL

Les azalées du cimetière Mount Hermon



L'azalée «flamme».

Si la conservation des bâtiments anciens est assurée lorsqu'ils sont classés, celle de nos beaux jardins comme ceux de Cataraqui ou de Bagatelle et de certaines plantes rares, indigènes ou acclimatées, dépend de la bonne volonté de ceux qui s'en occupent.

Ainsi, grâce sans doute au micro-climat favorable dont semble jouir la falaise de Sillery, quatre ou cinq magnifiques azalées ont survécu à nos hivers rigoureux et ont même atteint une taille imposante de plus de deux mètres alors que ceux de nos jardins botaniques arrivent péniblement à hauteur de ceinture. Il faut voir ces azalées du cimetière Mount Hermon lorsqu'ils se couvrent d'une abondance spectaculaire de fleurs vers la mi-juin, presque chaque année. Les automobilistes médusés s'arrêtent pour admirer ce buisson ardent tout près de l'entrée.

Renseignements pris, on apprend qu'il a été planté tout petit, il y a une cinquantaine d'années, par le grand-père du tenancier actuel Brian Treggett. Il s'agit d'un *Rhododendron calendulaceum*, la *flame azalea*, qui pousse à l'état sauvage dans les sous-bois de la Philadelphie. Un peu plus bas, plus discret, le *Rhododendron luteum* expose ses fleurs jaunes délicieusement parfumées (chose rare dans la famille des éricacées à laquelle ces arbustes appartiennent). Le *Rhododendron luteum* est originaire d'Asie; acclimaté en Europe vers le 18e siècle et introduit en Amérique peu après, il agrémentait les jardins de la haute société au siècle dernier.

Actuellement, la tendance est aux hybrides issus de variétés sauvages comme celles qui se plaisent au Mount Hermon mais ce n'est pas forcément un progrès.

Pour voir des azalées en fleurs de cette taille et de cette qualité, faut-il aller visiter les grands domaines de la Nouvelle-Angleterre ou des Carolines, les extraordinaires parcs britanniques ou les collines aux alentours de Kyoto? Mais non, il suffit de se rendre à Sillery au mois de juin.

Merci aux trois générations Treggett de cette réussite, exemple frappant de ce qui peut se conserver ici chez nous, avec un peu d'amour et des conditions favorables.■

Thérèse Romer